Document généré le 24 avr. 2024 23:36

Espace Sculpture

En réponse au texte de Daniel-Jean Primeau intitulé *Refus oral* publié dans le précédent numéro d'*Espace*

Louis Couturier

Volume 5, numéro 4, été 1989

URI : https://id.erudit.org/iderudit/9515ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)
1923-2551 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Couturier, L. (1989). En réponse au texte de Daniel-Jean Primeau intitulé *Refus oral* publié dans le précédent numéro d'*Espace*. *Espace Sculpture*, *5*(4), 43–43.

Tous droits réservés © Le Centre de diffusion 3D, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LOUIS COUTURIER

EN RÉPONSE AU TEXTE DE DANIEL-JEAN PRIMEAU INTITULÉ *REFUS ORAL* PUBLIÉ DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO D'ESPACE.

La déclamation de Daniel-Jean Primeau est un bel exemple, malgré sa naïveté caricaturale, d'un propos qui alimente une perception mythique de l'art. Il présente l'artiste comme un être exceptionnel qui élabore son œuvre hors de tout contexte social et historique.

Toute sa rhétorique ne vise qu'un seul but, nous convaincre de l'inutilité voire de la nuisance de la parole (au sens linguistique du terme qui englobe l'écrit) lorsqu'il est question d'art visuel. Ce langage qu'il désigne comme l'assassin des Beaux-Arts, lui l'utilise pour falsifier la réalité. Son texte débute ainsi : « *Je m'insurge devant la volonté qu'a la parole de se subordonner l'art. Car peut-il y avoir une relation naturelle et allant de soi entre la création plastique d'un artiste et tout essai d'explication par le langage ?* » Plus loin, il nous abreuve de phrases pompeuses telles que : « *Qu'ajouteront les mots à mon expérience intérieure toute en lumière.* » – « *La plastique transcrit mieux ce dont je suis imprégné et dont la révélation me brûle. J'explore la matière en scrutant mes résonances internes, c'est mon regard subconcret* » – « *et je reproduis les impressions d'éclat dans cette médiation fascinante : sculpture. Maintenant à vous de savourer avec un sens semblable.* »

Donc pour lui, l'art se résume à une projection du monde intérieur et de la vision de l'imaginaire de l'artiste, alors que ce n'est qu'une voie parmi d'autres. Cet héritage, qui nous fut légué par des initiateurs de l'abstraction tel Kandinsky, puis ceux des mouvements comme le surréalisme, l'expressionnisme abstrait pour ne citer que ceux-ci, tire son origine de la psychanalyse, science qui s'est développée grâce à la parole. Théoricien, Kandinsky écrivait avec rigueur et lucidité; tout comme le surréalisme est né de l'écriture automatique promulguée par le manifeste d'André Breton. La parole, en somme, est intimement liée aux arts visuels parce qu'intimement liée à la compréhension de l'homme en général.

Ce que je tiens à dénoncer également c'est « le mythe du subconscient prolifique de l'artiste créateur »[1] où se sont enfoncés les surréalistes et qui semble être le credo de l'auteur. Il affirme : « *Tous les mots que je dis à tout moment ne sont jamais que les mots des autres que je reprends à mon usage, transformés, adaptés,* (il doit être difficile de le comprendre s'il transforme les mots au lieu de les associer et de les disposer) *ma seule expression vraiment originale est ma sculpture.* » Si Daniel-Jean Primeau avoue que les mots lui viennent des autres, cette constatation semble le contrarier et c'est sans doute la peur de souiller son œuvre originale qui le pousse à les refuser.

Avant de remettre en cause l'originalité mythique de l'œuvre, voyons ce que dit Saussure à propos de la langue et de la parole, toutes deux formées de ces signes arbitraires que sont les mots : « La langue est un produit que l'individu enregistre passivement, elle ne suppose jamais de préméditation et la réflexion n'y intervient que pour l'activité de classement. La parole est au contraire un acte individuel de volonté et d'intelligence dont les combinaisons permettent au sujet parlant d'utiliser les codes de la langue en vue d'exprimer sa pensée personnelle, ces combinaisons étant extériorisées par un mécanisme psycho-physique. »[2]

Ceci devrait peut-être rassurer l'auteur de *Refus oral* quant à la possibilité d'imposer son « moi » par l'intermédiaire de la parole. Mais revenons à la prétendue originalité de l'artiste. Nous admettons que les arts visuels comportent également des codes, certes beaucoup plus souples que ceux de la langue, mais qui sont tout de même imposés à l'individu. Celui-ci est cependant libre dans une certaine mesure de les adapter ou même de les refuser s'il réussit à établir de nouvelles règles qui seront liées aux anciennes en tant que leurs continuités ou négations. Qu'elle soit en accord ou en réaction, notre conduite artistique nous est dictée par des acquis communs. Le potentiel et les formes de créativité sont toujours collectives.

Les œuvres vraiment novatrices furent le fait d'artistes qui, concients des limites et des possibilités des acquis antérieurs, ont su avec audace ouvrir de nouveaux champs d'investigation du sensible. Ceci advient lorsque les différents types de langages à leur disposition ne correspondent plus aux nouveaux intérêts suscités par leur époque. C'est toujours en période de changements majeurs au niveau social que de telles oeuvres furent élaborées.

Daniel-Jean Primeau semble avoir une idée mystico-romantique de l'art quand il affirme naïvement : « *Comme j'ai dit, je souris. Peut-être d'avoir le sentiment d'approcher l'art idéal quand on me dit ne pas comprendre ma démarche...* » Son mépris de l'entendement des gens face à l'art et cette volonté de croire que ça ne s'explique pas, ne l'empêche pas de flatter l'acheteur éventuel : « *Il n'y a bien que le collectionneur sérieux à savoir se mettre à l'écoute de cette anamorphose qui se produit entre l'artiste et son œuvre.* » Plus loin, il ajoute: « *Car qu'est-ce qui terrorise le plus ces passants qui n'osent pas enjamber le seuil d'une galerie d'art. Est-ce le silence et le respect rituel qu'on croit devoir observer en présence de l'œuvre* » (ce silence n'est-il d'ailleurs rien d'autre que bouche bée ?). Le malaise du néophyte face à la galerie d'art n'est pas engendré par lesœuvres (l'affluence dans les grands musées me confirme sur ce point) mais plutôt par l'inconnu du statut public de la galerie. Est-ce ouvert à tous ? C'est un peu la même gêne que l'on peut éprouver devant certains magasins de haut luxe.

Des artistes comme Daniel Buren refusent le statut de produit de luxe esthétique ou mystique que, par ignorance ou intérêt, on se complaît à attribuer à l'art pour au contraire lui donner une fonction sociale plus active : « Chaque individu peut rêver lui-même et sans doute beaucoup mieux que par le truchement d'un artiste aussi grand soit-il. L'artiste appelle à la paresse, sa fonction est émolliente. Il est « beau » pour les autres, « génial » pour les autres, « doué » pour les autres, ce qui est une façon méprisante ou supérieure de considérer les autres. L'artiste leur apporte à domicile le rêve, la beauté, la souffrance alors que les autres que je considère moi, comme aussi doués a priori que les artistes, doivent eux-mêmes trouver leur beauté, leur rêve, en un mot devenir adultes. »[3] (déclaration de février 68).

Cette fonction sociale utopique, (mais nous avons besoin de croire à un avenir meilleur) est présente dans toutes les formes d'expression déterminées par l'homme. Roland Barthes dit de la littérature : « Elle est le langage rassis et clos par la poussée de tous les hommes qui ne le parle pas. » La même chose est vraie des arts visuels. Barthes ajoute : « Pour les écrivains d'aujourd'hui, la recherche d'un non-style, ou d'un style oral, d'un degré zéro, ou d'un degré parlé de l'écriture, c'est en somme l'anticipation d'un état absolument homogène de la société. La plupart comprennent qu'il ne peut y avoir de langage universel en dehors d'une universalité concrète et non plus mystique ou nominale du monde civil. »[4]

Pour conclure, c'est l'efficacité du texte de Daniel-Jean Primeau qui m'a poussé à écrire cet article. Efficace parce qu'il correspond à une définition romantique de l'art et de l'artiste en général qui est vivement entretenue par les médias et la culture populaire. Le style intuitif, émotif et revendicateur employé ne fait qu'accroître son pouvoir de séduction parce qu'également conforme à cette définition. Pour finir, je citerai cet extrait d'un texte de Benjamin Buchloch qui s'adresse autant à la critique qu'aux artistes : « Il est confondant et parfois drôle de lire toujours les mêmes proclamations ridicules sur ces attitudes et ces atavismes irrationnels, comme si les arts visuels formaient une zone à part, à l'abri de la rationalité et de la compréhension du comportement et des activités humaines. »[5]

1. Benjamin H.D. Buchloch, *Formalisme et historicité* . Éditions Territoires.
2. Françoise Gadet, *Saussure, une Science de la langue*. Éditions Presses Universitaires de France.
3. Buren, *Entretien avec André Parinaud*. Galerie des Arts, février 1968.
4. Roland Barthes, *Degré zéro de l'écriture*. Éditions du Seuil.
5. Benjamin H.D. Buchloch, *Formalisme et historicité*. Éditions Territoires.